



Gabrielle Roy

LA MONTAGNE SECRÈTE

roman

BOREAL
COMPACT

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

La Montagne secrète

Le texte de la présente édition de *La Montagne secrète* est conforme à celui de l'Édition du centenaire des *Œuvres complètes* de Gabrielle Roy (Boréal, 2011).

Gabrielle Roy

La Montagne secrète

roman

texte définitif

Boréal

© Fonds Gabrielle Roy 2011 pour l'édition en grand format
© Fonds Gabrielle Roy 2011 pour la présente édition
Dépôt légal : 4^e trimestre 2011
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Roy, Gabrielle, 1909-1983

La montagne secrète

(Boréal compact; 53)

Éd. originale : Montréal; Beauchemin, c1961.

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-89052-594-8

I. Titre.

PS8535.095M6	1993	C843 ¹ .54	C94-940001-7
PS9535.095M6	1993		
PQ3919.2.G32M6	1993		

*À R. R., peintre, trappeur,
fervent du Grand Nord, dont les beaux récits me
firent connaître le Mackenzie et l'Ungava.*

PREMIÈRE PARTIE

I

Avec le soleil se leva Gédéon qui descendit dans la rivière et commença de secouer et de laver à grande eau les sables que lui apportait le courant. Pour ce faire il avait lui-même assemblé une sorte de crible grossier. Au bout de sa peine il lui restait entre les doigts un grain d'or parfois.

Mais le vieil homme de plus en plus souvent interrompait son travail pour fixer rêveusement le fil de la rivière.

Voilà aujourd'hui vingt-deux jours qu'il n'avait vu quelqu'un. Il lui était arrivé d'être même plus longtemps sans apercevoir une âme, mais rarement l'été. En vérité, quoique cela pût avoir l'air impossible, toutes sortes de gens, pour aller jusqu'à leurs occupations au fond d'un tel éloignement, empruntaient ce chemin de la rivière et se trouvaient à passer au regard de Gédéon : des trappeurs et des prospecteurs ; un missionnaire qui maniait lui-même à l'aviron son canot ; assez souvent des familles chipewyanes. Dans ces bois était même passé un jour un homme inconnu. Le vieux chercheur d'or, s'il eût pu démêler cette attente sans fin au fond de l'âme que l'on nomme espérance, aurait peut-être découvert que son désir le plus vif était de voir l'imprévu une fois encore entrer dans sa vie.

Il se remit à secouer sa vieille passoire.

La rivière était peu profonde, mais large, belle et de courant vif. Ses bords, escarpés, difficiles, en fait n'étaient accessibles

qu'un peu plus loin là où s'élevait justement, haut perchée, la cabane : en dessous, il y avait, sur pilotis, un petit débarcadère. Le reste était sauvagerie, silence, ciel démesuré. Cela quelque part dans les Territoires du Nord-Ouest, tout ce haut du Canada, la moitié presque d'un continent, et presque tout entier encore à quelques rares poignées d'hommes.

Évidemment, il eût pu détacher du quai son bachot et, parfois aidé par le courant, ailleurs grattant le fond, en quelques jours gagner le plus proche village — ou ce qui passe pour tel en ces lieux. Tant il fut tourmenté par le désir de voir des hommes, le pauvre vieux faillit bien s'élancer vers sa barque. Mais, lui parti, s'il ne pleuvait pas pendant son absence, son petit jardin de légumes dans la clairière juste défrichée se passerait-il d'être arrosé ? Lui-même, au reste, quand, à la taverne ou chez des gens, il aurait pris un coup, saurait-il ensuite s'arrêter ?

Le vieux chercheur d'or poussa un soupir et se remit à rêver : aujourd'hui enfin quelqu'un ne viendrait-il pas à passer ? Que ce soit un Indien cri ou un Métis, peu importe, pensa Gédéon, tout homme mérite un bon accueil. Tout homme est rare et inimitable par ce que la vie a fait de lui ou lui d'elle ; sait-on comment tout cela se juxtapose, se mêle et se pénètre ?

Le soleil commença de baisser. Entre ces berges sauvages, quelqu'un pouvait encore survenir, ce n'était pas absolument impossible. Et cependant, à cette heure, déjà les éperviers et les aigles du nord volent en direction de leurs nids, et les hommes de la brousse, s'il s'en trouve en route, ou bien se hâtent un dernier coup, ou, de l'œil, cherchent l'endroit où dresser leur camp du soir.

Enfin le soleil disparut.

Il fit demi-sombre. Au-dessus de ces territoires si loin au nord la nuit d'été n'est pas complète ; elle ne dort, semble-t-il, que d'un seul œil, s'agitant comme une vague aurore. Gédéon, le chercheur d'or, tarda aussi longtemps qu'il y eut à l'horizon

des reflets du soleil disparu. Les étoiles s'allumaient. Debout sur la berge, Gédéon écoutait. Le murmure de la rivière, à cette heure, devenait plus distinct, en même temps plus proche et plus lointain, comme un bizarre chant du monde. Il se passait quelque chose que ne s'expliquait pas Gédéon. Était-ce la rivière qui parlait plus haut ? Ou simplement que le silence devenu plus profond laissait à l'eau toute la parole ? Mais en ces lieux le silence pouvait-il grandir ? Peut-être, après tout. Le vieux s'attardait. Ce seul murmure de l'eau c'était mieux que rien, beaucoup mieux, encore qu'avec toute l'attention possible on n'y pût entendre ni paroles ni sens précis ni même de vraie ressemblance avec de lointaines voix humaines.

En fin de compte, il dut bien se résoudre à passer son seuil. C'était pour lui le pire moment. On ne peut imaginer tout ce qu'il pouvait y avoir en cette cabane déserte, en chaque coin tapi et prêt à se jeter sur lui, de méchant, de triste, de souvenirs devenus hargneux. Aussi bien n'entraît-il plus chez lui que comme une bête prise au piège une fois et qui s'en souvient.

Sur le bord du grabat, il s'assit, enleva une bottine trouée presque autant que sa vieille passoire. Il écouta. Que quelqu'un à cette heure puisse encore venir, lui-même n'y pouvait vraiment croire. Mais l'habitude est là, d'écouter, d'attendre. Il enleva l'autre bottine. Demain alors ! Demain peut-être ?

Il souffla sa chandelle, s'étendit dans l'obscurité et aussitôt ressentit l'étrangeté de sa propre présence, de toute présence humaine sur terre.

Et c'est alors que son cœur bondit joyeusement. Au loin, sur la rivière, à intervalles réguliers, une pagaie frappait l'eau. Oh ! le bruit aimable entre tous, ici, au fond du monde ! Gédéon s'aperçut que l'avait effleuré ce doute monstrueux : ni en ce ciel lointain ni sur cette terre lointaine il n'existait de pensée qui se préoccupât de lui.

Au clair de lune, sur la coulée brillante de la rivière, il vit se détacher, en noir, le nez d'un canot, puis un buste jeune et une tête au profil délicat, avec d'abondants cheveux qui paraissaient pâles et volaient au vent. La voix de l'étranger était belle aussi, elle annonçait quelqu'un d'intéressant. Il demanda s'il pouvait accoster, se reposer ici, manger quelque chose. Il dit qu'il n'avait cependant à donner en échange ni argent, ni même des nouvelles du monde, en vérité presque rien, sauf, si on la voulait, l'aide de ses bras. Il s'agissait bien d'échanges ! Déjà, au-dessus de l'eau lui tendait la main ce pauvre Gédéon, sa bouche grande ouverte de rire dans le clair de lune.

Mais quand ce jeune homme eut mangé tout ce qui fut mis devant lui et bu le thé fort offert en un gobelet noirci, combien plus encore l'aima Gédéon. Seulement alors songea-t-il à lui demander son nom.

— Pierre, lui dit le jeune homme.

Il avait sorti de sa poche ou de son baluchon un bout de crayon usé si ridiculement qu'on le voyait à peine dans sa main. Ses doigts avaient l'air d'écrire d'eux-mêmes sur le papier. Ou était-ce un dessin qu'il avait entamé ?

De temps à autre il fixait le chercheur d'or assis devant lui sur une chaise qu'il maintenait penchée en arrière, s'y faisant aller et venir par un mouvement de son corps comme en une berceuse. Entre eux, la bougie de suif les éclairait à peine l'un et l'autre ; certaines choses sortaient de l'ombre avec tout leur prix : la lueur des yeux, les petites flambées de souvenirs qui s'y allument à la pensée. Pierre, après avoir regardé un instant le visage de Gédéon, vivement grattait le papier ; puis il rejetait la tête un peu de côté pour mieux voir ce qu'il avait fait.

Le vieux pensa aux petits *gophers* des Prairies. Actifs, menus, gracieux, ils n'arrêtent pas de fouiller la terre de leurs pattes fines pour y enfouir des provisions. Ce jeune homme avait vraiment cet air d'enfouir quelque chose, ou peut-être plutôt de le déterrer. Gédéon rit un peu pour se montrer aimable, et demanda :

— Qu'est-ce que tout le temps tu besognes donc à faire comme ça ?

L'autre ne répondit que par un demi-sourire. Tout simplement, il semblait qu'il ne pouvait s'empêcher de crayonner.

— Tu viens de loin ? risqua encore Gédéon.

Sur lui-même ce jeune homme ne paraissait pas non plus disposé à s'entretenir. Il avait des yeux attentifs, un air aimable et en même temps très secret — ou plutôt contenu, un peu éloigné de lui-même, dans son intérêt amical pour l'histoire d'autrui. À chaque être pourtant sa propre vie paraît passionnante, sa pauvre vie, si vite écoulée...

Le vieux chercheur d'or poussa un grand soupir. Il se mit doucement à raconter.

Vingt ans auparavant, ils étaient ici une huitaine d'hommes, des revenants du Klondike, de retour du grand *rush* ; l'un d'eux, comme ils remontaient la rivière, y avait vu briller une pépite. Ils s'étaient arrêtés ; on avait bâti des cabanes ; ensemble, comme on pouvait, à la vieille méthode, on s'était mis à laver les galets de la rivière. On avait pu croire à un placer assez riche ; rien comme le Klondike, bien sûr, mais on avait la paix. Peut-être, à tout prendre, l'or n'avait-il jamais fait d'hommes aussi heureux qu'eux en ce temps-là, dans leur petite république naissante, avec ses lois à elle, peu d'ingérence de l'extérieur, et, précisa Gédéon, une bonne variété de caractères comme il en faut, des gens instruits pour expliquer la vie, d'autres pour se plaire aux explications.

Comme il racontait, la nuit devint plus profonde. On pouvait voir une multitude d'étoiles, sans avoir à bouger, dans le cadre de la porte laissée ouverte. Assez souvent, sur le violet de la nuit, dans un silence toujours étonnant, un feu partait à la dérive. Le jeune homme venu par la rivière écoutait. De temps en temps il donnait un coup de crayon. Gédéon reprit la parole.

— Y a-t-il rien au monde, demanda-t-il, qui autant que l'or a fait voyager les hommes ? Ceux d'ici avaient traversé presque

tout le continent ; ils repartirent, les uns vers Flin Flon, quand on entendit parler de cette ville de l'or surgie un jour presque toute faite dans le nord du Manitoba ; d'autres, on ne sut jamais où ils portèrent leurs pas. Un jour, il s'était réveillé seul en ces bois. C'est-à-dire, il lui restait sa femme et leur petite fille. Quoi faire ? Partir ? Mais peut-être était-ce aujourd'hui même, demain au plus tard, que la rivière lui apporterait les grosses pépites. Comment savoir ? Il se pouvait que la rivière eût envie d'éprouver la fidélité de l'homme. Qui comprendra tout cela ?

Gédéon mit son visage entre ses mains, pensa à ces choses embrouillées : l'espoir, l'attente, et puis l'étrange détermination, parce qu'on a tant attendu, de persévérer encore. Il lui échappa tout à coup un petit rire.

Ainsi était-il devenu une curiosité, le dernier homme, paraît-il, à chercher de l'or dans les galets d'une rivière ; des gens, au passage, le lui avaient laissé entendre d'un regard plein d'étonnement ; d'autres le lui avaient dit clairement : eh oui, une curiosité !

Pourtant, demanda-t-il avec un regain d'espoir, est-ce qu'ailleurs dans le monde, en Australie, par exemple, il n'y aurait pas quelque autre homme de même façon occupé ?

Apparemment cette idée lui plaisait. Il y revint, suppliant Pierre du regard de le rassurer là-dessus. Lui qui avait beaucoup voyagé n'avait-il pas entendu parler d'un autre solitaire chercheur d'or quelque part dans le monde ?

Puis il oublia cette lubie en pensant au plus triste de ce qui lui était advenu : sa femme était morte, sans doute d'ennui. Quant à sa fille ! Un soir, au débarcadère, il avait vu quelqu'un lui parler. Un trappeur jeune, assez avenant de sa personne. Qu'avait pu dire, promettre cet homme ? La petite s'ennuyait aussi, il faut croire. Une si bonne petite, douce et plutôt peureuse. Comment avait-elle pu s'en aller avec cet inconnu ? Jamais depuis il n'en avait eu de nouvelles. Il s'était informé à tous ceux qui passaient ; ou bien on ne voulait pas lui dire ce

qu'il en était de son enfant ; ou bien on ne le savait pas. Et voici que la vie s'était mise à jouer avec lui comme avait joué la rivière : demain peut-être la petite va revenir. Et puisqu'on a tant attendu, attendons encore un peu.

De plus belle, le jeune homme grattait le papier de son petit bout de crayon.

À la longue Gédéon eut de la curiosité. À tout moment, les yeux du jeune gars venaient à lui, lui touchaient brièvement le visage, repartaient on aurait dit avec quelque chose : le front, un mouvement des lèvres, une pensée, un morceau du crâne peut-être. Cela faisait penser un peu aux vautours qui connaissent le meilleur à manger : les yeux, et puis le tissu nerveux le plus fin, la cervelle.

Gédéon se leva. Il s'approcha. Il prit la bougie, l'éleva. Entre les mains du jeune homme, au déplacement d'air, bougea un morceau de papier.

— Hé, hé, fit Gédéon, un beau dessin !

C'était la tête d'un vieux à la lippe un peu triste, aux yeux égarés en des souvenirs brouillés, avec des joues couvertes d'un poil rêche et des cheveux grisâtres lui retombant en paquets sur les oreilles et sur le front. Gédéon ne se reconnaissait pas encore tout à fait. Puis il eut un grand sursaut. Il regarda mieux, et, doucement, se mit à pleurer.

Ce n'était pas de chagrin.

Ah, Seigneur, c'eût été plutôt de délivrance !

— C'est moi, se prit-il à gémir comme s'il y avait là du bonheur. C'est bien moi, va !

Il n'en revenait pas. Il y avait là un sortilège. Un étranger était survenu, sans bagage, pour ainsi dire sans nom, Pierre, c'est tout. Il s'était assis un moment, avait écouté Gédéon, prenant quelques notes ; et, à présent, tout était sur un bout de papier grand comme la main : la vie, bizarre, un jour après un autre, et cela fait le temps, le passé ; cela vous conduit à la mort. Hier on était jeune ; aujourd'hui on est vieux. Tout y était : l'étonnement

d'avoir vécu, l'âge, qu'on en fût rendu là à force de patienter, et jusqu'à la douce tristesse que cela fût enfin compris.

Gédéon pleura quelques minutes encore sur cet étrange chagrin merveilleux. Il renifla un bon coup, s'essuyant le nez et la bouche du revers de sa main poilue. Puis il pressa Pierre de s'installer ici comme chez lui, d'y rester tout le temps qu'il lui plairait; pourquoi pas tout l'été? La place était ample, disait le vieux, tout surexcité; la nourriture, abondante.

Au clair de lune, il mena Pierre voir un carré de légumes gagné de peine et de misère sur les buissons empiétants et dévorants. C'est entendu, toujours quelque chose avait faim : les mulots, la belette, le siffleux, les oiseaux aussi, Dieu sait quoi encore! Dieu avait peut-être créé la faim la première. Et, de plus, les mauvaises herbes! Profitant de ce qu'il les distinguait, parmi les mange-tout, Gédéon se pencha, arracha une poignée de choux gras. En se dressant, il désigna du doigt quatre poules endormies à la fourche d'une branche feuillue. Il rit.

— La chouette ne les aura pas encore cette nuit. Même les poules, vois-tu, ont ici à devenir un peu plus fines que nature.

Si Pierre voulait rester, dit-il, décrivant la nuit d'un geste large, tout serait à lui de moitié. Il parlait aussi d'or, de beaucoup d'or à prendre dès qu'ils seraient deux à le chercher. Qui sait, la rivière n'attendait peut-être que cela. Elle ne se plaisait peut-être pas dans la compagnie d'un homme seul. Mais quand, sur ses berges, elle entendrait des voix s'interpeller et se répondre, presque sûrement cela l'agiterait elle aussi, l'amènerait à de meilleures dispositions. Une rivière, c'est si curieux, disait le vieux.

Pierre se taisait. Il gardait le front levé comme vers une éclaircie en ses pensées. Il regardait les étendues infinies du ciel constellé, et il avait le sentiment d'une incommensurable distance en lui-même à franchir. Pourtant il y avait déjà dix ans qu'il était en route pour chercher ce que le monde voulait de lui — ou lui du monde, et était-il plus avancé! Guère plus d'un jour

ne passait maintenant sans qu'il entendît cette plainte de son âme : Hâte-toi, Pierre ; le temps est court, le but lointain.

À ses côtés bavardait inlassablement Gédéon. Pierre lui mit le bras autour des épaules comme pour l'engager à se moins dépenser en ses discours. Ces vieux solitaires, à vouloir tout dire en une heure, s'exténuent. Lui aimait le silence. Une main sur l'épaule de Gédéon, il sondait la nuit si étrange du Nord, palpitante d'étoiles, comme nulle autre au monde prête, semblait-il, à expliquer aux hommes leur propre désir si souvent à eux-mêmes incompréhensible.

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE	9
DEUXIÈME PARTIE	71
TROISIÈME PARTIE	117
<i>Chronologie</i>	185
<i>Écrits de Gabrielle Roy</i>	193

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Illustration de la couverture : René Richard, *Sans titre* ou *La Montagne secrète* (détail), Musée national des beaux-arts du Québec, Fondation René Richard.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

CE SIXIÈME TIRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER EN NOVEMBRE 2011
SUR LES PRESSES DE MARQUIS IMPRIMEUR
À CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC).



Gabrielle Roy (1909-1983) est née à Saint-Boniface (Manitoba) où elle a vécu jusqu'en 1937. Après deux séjours en Europe, elle s'installe définitivement au Québec. Son œuvre, qui comprend une douzaine de romans, des essais et des contes pour enfants, est reconnue comme l'une des plus importantes de la littérature canadienne du xx^e siècle.

53

BORÉAL
COMPACT

BORÉAL COMPACT PRÉSENTE DES RÉÉDITIONS DE TEXTES
 SIGNIFICATIFS – ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE, THÉÂTRE,
 ESSAIS OU DOCUMENTS – DANS UN FORMAT PRATIQUE ET À
 DES PRIX ACCESSIBLES AUX ÉTUDIANTS ET AU GRAND PUBLIC

Gabrielle Roy — en s'inspirant de la vie du peintre René Richard, son ami et voisin de Charlevoix — relate la vie amoureuse d'un artiste du nom de Pierre Cadourai : ses années d'errance dans les paysages surhumains du Grand Nord canadien, son apprentissage, sa découverte de Paris et de la Provence, et surtout la recherche patiente du sens de son art et du sens de sa propre vie. L'existence de Pierre, sa soif de beauté et de plénitude forment ainsi une fable, non seulement de la condition de tout artiste, mais de celle de chacun d'entre nous.

La Montagne secrète a été publié pour la première fois à Montréal en 1961 et à Paris l'année suivante. Sa traduction anglaise a paru à New York et à Toronto en 1962.